

Jeunesse des ados

Si la notion de « crise d'adolescence » nous semble aujourd'hui mal formée, car elle suppose de considérer l'adolescence comme une période de développement à risque entre enfance et âge adulte, tout indique néanmoins que le *parlêtre* traverse, au temps de la jeunesse, un moment critique où s'opère une disjonction entre l'Autre du symbolique, de l'autorité, et l'Autre du corps, entre le lieu où ça se dit et le lieu où ça se jouit.

Pourquoi une telle disjonction ? Parce qu'un élément hétérogène, une nouvelle satisfaction, entre en jeu, du fait des « métamorphoses de la puberté », qui vient introduire un moment de crise à la fois dans l'Autre, qui ne peut en répondre, et un moment de crise dans le corps, dont l'image est trouée par cette jouissance, que Lacan désigne comme jouissance phallique. Cette jouissance « neuve », hors-corps, vient s'interposer entre celles qui se distinguent comme filles et ceux qui se distinguent comme garçons. Ainsi commencent les embrouilles entre les sexes, dans les meilleurs des cas. Une certaine embrouille dans la langue, qui noue l'Autre et le corps, en témoigne.

À défaut de cet effet de coupure – symptomatique le plus souvent –, qui localise la jouissance et la répartit dans les semblants du sexe, prolifèrent des mises en actes qui font coupures sur le corps ou qui nient toute coupure : scarifications, anorexie-boulimie, recours à des substances marquées d'interdiction.

Depuis toujours, au temps de la jeunesse, le *parlêtre* est une plaque sensible sur laquelle s'enregistrent toutes les crises du discours courant, crises dans la représentation, crises dans les modes de jouir. Aujourd'hui, le moment critique dans le social s'oriente vers un nouveau rapport à l'objet et au corps de l'autre plutôt que vers les idéaux. Les signifiants

qui indexent ce nouveau rapport sont ceux « d'addiction » et de « harcèlement », sollicitant chaque « ado » à prendre position face à ces nouveaux réseaux. Avec les jeunes qu'il rencontre, un psychanalyste peut relever le pari de dégager les signifiants particularisés et les objets qui valent.

Dans une intervention à Milan en 1972, Lacan dit que « jeunesse est un mot tendre ». C'est en effet un mot qui donne une chance de se confronter au malentendu des semblants et au réel de la jouissance, sans s'en faire les servants. « Jeunes gens », « jeune fille », « jeune homme », sont des titres dont chacun, au temps de sa jeunesse », peut s'emparer, pour s'en parer.

Les désarrois de l'adolescence hier et aujourd'hui

H. B : Le 19 mars dernier, a eu lieu à Lyon, une journée du CIEN sur le thème « On veut grandir, on sait pas comment faire ? ». Pourquoi cette journée a-t-elle été organisée et qu'est-ce qui vous a incité à y participer ?

Bernard Seynhaeve : La contingence. Ma rencontre avec Jacqueline Dhéret à PIPOL V. Nous parlions du laboratoire bulgare du CIEN, « L'enfant et ses symptômes » auquel je participe avec mes collègues du Courtil depuis 2008. Je lui expliquais comment le désir était à l'œuvre chez les Bulgares, leur détermination, leur courage aussi. J'expliquais à Jacqueline que durant l'année écoulée nous avions choisi pour thème « L'enfant et son corps » et que logiquement, pour nous inscrire dans le droit fil de l'orientation de la prochaine

Journée de l'Institut psychanalytique de l'Enfant, « Après l'enfance », nous avons dans notre laboratoire, en Bulgarie, choisi de travailler cette année sous le titre « L'éveil de l'adolescence ». On connaît l'esprit d'initiative de Jacqueline. Elle m'a immédiatement répondu qu'il fallait absolument organiser un événement à Lyon autour de la problématique de l'adolescence et y inviter nos collègues Bulgares. Claudine Valette-Damase, présidente du CIEN, Nicole Borie, cheville ouvrière de la journée, et Jacqueline ont organisé une journée rassemblant les travaux des Bulgares et ceux des Lab de la nouvelle région Auvergne-Rhône-Alpes. Vous vous apercevrez comment elles peuvent souffler sur les braises du désir.

H. B. : Seriez-vous d'accord pour dire que l'adolescent est celui dont le corps est le lieu de transformations pubertaires et pour qui le signifiant ne fait plus abri, pas sans effets de solitude ? Si oui, y-a-t-il des discours qui, à votre avis, permettent de prendre en charge ces effets de désarroi ?

B. S. : Je trouve précise et précieuse votre formulation de la difficulté adolescente. Le signifiant qui ne fait plus abri pour eux, nous reporte à ce constat que fait Jacques-Alain Miller dans son texte d'introduction aux 4es Journées de l'Institut de l'Enfant. Il dit ceci : « Les adolescents, me semble-t-il, pâtissent spécialement des impasses de l'individualisme démocratique, qui est lui-même le produit de l'effondrement des idéologies, des grands récits [...] et de l'affaissement du Nom-du-Père[1] ».

H. B. : Aujourd'hui, à votre avis, la question de la sortie de l'enfance est-elle particulièrement compliquée ? Par quels moyens peut-on en sortir ? Dans quel état ?

B. S. : C'est difficile de comparer la difficulté adolescente selon les époques, de comparer comment les adolescents vivent le moment charnière du passage de l'enfance à l'adolescence. Est-ce que cette période de ma vie, moi qui n'ai pas connu cet

« affaïssement du Nom-du-Père », moi qui suis maintenant grand-père, était plus ou moins compliquée que celle de mes petits-enfants qui entrent de plein pied dans cette période ? Je me souviens que je n'allais pas bien du tout et c'est même ce qui plus tard m'a conduit chez mon analyste. Et si je n'allais pas bien c'est précisément parce que je m'étais forgé un idéal du moi particulièrement impitoyable bâti sur les idéaux véhiculés par mes parents.

Je pense que la difficulté n'est plus la même, mais, dans la mesure où on vit à l'époque de cet « affaïssement du Nom-du-Père », on assiste à un retour de flamme qui n'est pas moins impitoyable. À cet égard, Jacques-Alain Miller souligne que notre époque « est très incertaine quant au réel. C'est une époque qui nie volontiers le réel, pour n'admettre que les signes, qui sont dès lors autant de semblants[2] ».

À l'ère du numérique, les jeunes aujourd'hui inventent de nouvelles solutions pour quitter le lien familial et pour sortir de la solitude que provoque ce moment. De nouveaux liens vont se créer. S'appuyant sur le travail d'Hélène Deltombe, Jacques-Alain Miller souligne ce moment en définissant « l'adolescence comme moment où la socialisation du sujet peut se faire sur le mode symptomatique.[3] »

La souffrance adolescente peut être entendue, accompagnée dans le contexte d'un discours qui l'accueille d'abord, pour qu'il soit ensuite possible que chacun, au cas par cas, invente une nouvelle solution, un nouveau symptôme supportable, rendant possible une inscription du sujet dans l'Autre.

[1] Miller J.-A., « En direction de l'adolescence », *Interpréter l'enfant*, Paris, Navarin, 2015, p. 200.

[2] *Ibid.*, p. 192.

[3] *Ibid.*, p. 198.

L'adolescence : ni un âge, ni un temps, ni un stade

Veillez vous connecter pour accéder à cet article.

[Se connecter](#)

Un monde à construire avec un savoir à venir

À chaque génération, les adolescents sont dans un accord impossible avec la génération précédente. Les semblants vacillent dans cette « délicate transition[1] » et le corps est convoqué pour éprouver ce qui, du non-rapport, organise le lien social.

« Y aura-t-il une nouvelle alliance entre l'identification et la pulsion ? »

Pour répondre à cette question, Jacques-Alain Miller, dans son texte « En direction de l'adolescence »[2], propose de travailler sur la différence sexuelle pré et post-pubertaire. Mais une remarque a retenu mon attention concernant le rapport au savoir. « Auparavant, le savoir était un objet qu'il fallait aller chercher dans le champ de l'Autre, il fallait l'extraire de l'Autre par les voies de la séduction, de l'obéissance ou de l'exigence, ce qui nécessitait de passer par une stratégie avec le désir de l'Autre[3]. » Depuis que le savoir est disponible automatiquement, sur simple demande

formulée à la machine, il n'est plus l'objet de l'Autre.

Alors, grandir interroge particulièrement la génération précédente sur le soin qu'elle prend à entretenir un savoir ouvrant sur l'avenir. Un savoir qui ne soit pas seulement tourné vers le passé avec sa dette impossible et les croyances en une transmission via le Nom-du-Père.

Les adolescents opposent aux adultes un principe d'incertitude quant au savoir de la génération précédente. Mais ce que fait vibrer plus particulièrement cette nouvelle génération est « une autoérotique du savoir »[\[4\]](#) qui ne s'oppose pas frontalement à la génération précédente mais se passe des repères établis précédemment. Plus que jamais, le rapport au savoir sépare les générations et laisse les adultes face à une diffusion du savoir inconnue jusque-là. Cette discordance pourrait bien accentuer ce vieux ressentiment contre la nouvelle génération. Non seulement elle rejette le savoir des antécédents, mais les modes d'accès aux savoirs se passent de la transmission générationnelle comme jamais auparavant.

Depuis le 13 novembre 2015, chacun est convoqué devant sa peur du devenir. Les tremblements et fureurs qui secouent le temps de l'adolescence, nous obligent à reconsidérer les savoirs sur lesquels nous construisons l'*Umwelt*, le monde que nous imaginons commun à tous.

L'expérience de la psychanalyse confronte à un remaniement nécessaire de notre rapport au savoir. La journée du CIEN, organisée le 19 mars, à Lyon, a proposé des situations de jeunes prélevées dans des foyers, à l'hôpital, à l'école... Nos échanges ont tenté de produire un antidote à la méfiance envers la jeunesse et davantage de bienveillance vis-à-vis des jeunes humains qui accèdent à cet âge incertain.

[\[1\]](#) Selon la formule heureuse de Philippe Lacadée.

[\[2\]](#) Miller J.-A., « En direction de l'adolescence », *Interpréter l'enfant*, Paris, Navarin, 2015, pp. 191-204.

[3] *Ibid.*, p. 197.

[4] *Ibid.*, p. 196.

Que se passe-t-il à presque dix-sept ans ? – À propos de la conférence de P. Lacadée

Le 27 février 2016, le laboratoire « Grain d’sel » du Centre Interdisciplinaire sur l’Enfant de Metz accueillait Philippe Lacadée pour une conversation inter-laboratoires suivie d’une conférence. L’argument proposé par Philippe Lacadée était le suivant : « Que se passe-t-il à presque dix sept ans ? [...] Qu’en est-il au XXI^e siècle là où les temps modernes offrent des nouvelles modalités de lien social réactualisant les questions essentielles des adolescents en ne leur offrant pas toujours la possibilité de bien situer ce qui peut leur poser problème ?»¹.

Un passage de cette conférence aux accents rimbaldiens a particulièrement retenu mon attention : « Rechercher *le lieu et la formule*² où être identifié, rechercher son nom de jouissance, faute d’avoir rencontré un *non* de jouissance ruineuse surgie au moment de la puberté, reste ainsi la quête centrale de l’adolescence. »³ Je profitais de l’occasion pour relater une courte vignette à propos d’un collégien d’une classe de sixième qui n’a pas attendu dix-sept ans pour trouver son lieu et sa formule, même si ce fut de manière fragile et transitoire – comme l’est toute création. JT est un élève épinglé des signifiants « agité » et « perturbateur »,

qui n'ont comme effet que de l'agiter encore plus. Pendant mon cours d'arts plastiques il sollicite énormément l'attention, se déplace constamment, parle à tort et à travers... Bref, comme s'en sont plaint dans un style très branché sur la pulsion ses camarades excédés au bout de quelques semaines : « Monsieur, il nous emmerde ! »

Jusqu'au jour où JT me propose en début d'heure de rebrancher un câble informatique débranché et d'allumer à ma place l'ordinateur et le vidéoprojecteur dont je me sers habituellement à mon bureau. Pendant que je fais l'appel il démarre une session à son nom, branche la clé USB que je lui confie et ouvre les documents à projeter à la classe. « Et voilà, vous voyez, je suis assistant ! » Si, après l'avoir remercié, je l'autorise à rester à côté de moi pour se servir de l'ordinateur à des fins de créations graphiques, je lui signifie cependant qu'il ne restera pas toujours à cette place. Depuis qu'il travaille à mes côtés j'accepte également qu'il dessine parfois au tableau plutôt que sur support papier.

Après tout certains sont accompagnés par des Auxiliaires de Vie Scolaire, d'autres ont des prothèses auditives ou des appareils de transcription ou des cannes... Pourquoi JT n'aurait-il pas un ordinateur ? C'est une aide pour lui, ce que Philippe Lacadée nomme joliment « point d'où l'adolescent peut se voir digne d'être aimé »⁴, d'où s'ancrer également dans l'espace. JT ne part dès lors plus à la dérive avec la volonté d'accrocher l'écoute et les regards. Il a donc su trouver son lieu et sa formule que j'ai pu et su accueillir. Jusqu'au jour où un assistant d'éducation est venu le chercher en classe pour cause de courriel anonyme et insultant envoyé à l'administration depuis l'ordinateur ...

Philippe Lacadée a évoqué la manière dont la psychanalyse, d'une manière nouvelle, a éclairé le moment de la puberté « que Freud rendait équivalente au fait de *percer un tunnel*

*des deux côtés à la fois, et de le traverser. Donc, un trou dont une extrémité perce l'autorité, le savoir, la consistance de l'Autre parental, de ses idéaux et l'autre extrémité perturbe le vécu intime du corps de l'enfant, venant faire trou dans son image corporelle et son existence d'enfant. Un tunnel où s'opère une déconnexion pour le sujet entre son être d'enfant et son être d'homme ou de femme à venir.»*⁵ Cet entre-deux, que Jacques-Alain Miller définit comme un moment de « mystère douloureux qu'est le sujet pour lui-même »⁶, est celui où l'adolescent doit tenter de dire ses sensations nouvelles, inventer un nouage entre le corps et les mots et renoncer pour cela à une certaine part de jouissance. Dans l'urgence, en proie à « l'insécurité langagière » au bord du vide créateur, « il peut loger cette jouissance du corps, par un usage de la langue, sous le mode de l'injure ou de l'insulte »⁷. Une autre anecdote m'est revenue depuis à ce propos – reste d'un ratage où je n'ai pas su me faire lieu d'adresse d'une formule percutante.

Kâli, adolescente en classe de troisième, a des capacités certaines mais reste l'objet d'une vive agitation qui la déborde, à l'image du volcan évoquée par sa mère lors d'un entretien avec sa professeure principale. Elle a en effet bien du mal à se positionner au collège par rapport à ses interlocuteurs. Elle questionne les limites et traite parfois les adultes d'égal à égal tout en restant du côté des ses camarades qu'elle amuse et séduit par son comportement, une manière de jouer sur les deux tableaux, un pied de chaque côté du tunnel évoqué par Freud. Lors d'un cours d'arts plastiques où j'étais particulièrement excédé par le comportement de cette élève frondeuse parmi d'autres, je me suis mis à élever la voix pour la tancer vertement au bord du cri. Un mot en appelle un autre... jusqu'à l'insulte qui fuse : « Il a ses règles ou quoi ?! ». Sous l'effet de l'ire, je passe à l'acte : mise en place immédiate d'un protocole d'exclusion de cours – « Dehors ! ». Sur l'instant je n'ai pas entendu toute

l'ironie que pouvait recéler sa formulation prise au pied de la lettre, cette ironie des adolescents qui selon Philippe Lacadée « met en question le savoir de l'Autre, face au tout pouvoir de la sensation nouvelle à laquelle ils tiennent »⁸. Dans ce dialogue de sourds – *la règle* opposée aux *règles* – je me trouvais également renvoyé. Renvoyé, d'une part à mon trop de sérieux de censeur bêtement identifié à sa fonction et à « l'horreur de sa jouissance à lui-même ignorée »⁹, d'autre part à mon angoisse de castration et au réflexe de défense mis en place face à l'irruption de la différence sexuelle venant faire *trou dans le réel* : « Cachez ce sang que je ne saurais voir ! »¹⁰. Philippe Lacadée parle à ce propos de « crise de la langue articulée, S¹-S², liée de structure à ce trou dans le réel », d'un signifiant « tout seul » qui, « directement branché sur la pulsion peut alors se déchaîner, et perturber le lien à l'Autre. L'adolescent préfère s'assurer de son S¹ tout seul qui noue directement son corps à sa pensée, c'est ce qui montre les points d'impact du dire sur son corps, ce dont il fait un usage de jouissance en ne s'articulant plus au corps de l'Autre de la langue [...]»¹¹.

Comment faire alors pour échapper à la sidération, mettre du jeu entre les Je et articuler mon corps à la langue de l'Autre? Lorsque je fus informé du passage à venir de Kâli en commission disciplinaire en raison de ses nombreux écarts de conduite, j'essayai de rattraper ma bévue en donnant au *signifiant tout seul* une chance d'essaimer. J'adressai un courriel à mes collègues ainsi qu'à la direction du collège : « [...] Kâli sait faire preuve d'humour, j'en aurais volontiers ri avec elle : ce genre de « bon mot » est à réserver au cercle des intimes ou à mettre à profit dans un cadre adéquat. Ce signifiant « règles » est des plus intéressants : témoin du passage de l'enfance à l'adolescence et marqueur d'un questionnement sur la sexualité des grands et notre commune finitude, règles du jeu, de l'art, règles de conduite

définissant ce qui est conforme aux usages... Jouer avec les mots est déjà une manière de se les approprier et d'en discerner les sens par l'équivoque. Ce que Kali a très bien su faire lors d'une séance d'arts plastiques autour de l'œuvre de René Magritte et du sens des mots chez cet artiste surréaliste : cette fois-ci dans un cadre approprié. Ce qui a eu un effet drôle et apaisant ce jour-là. [...] ». Temps de reprise, temps pour comprendre qu'un excès de jouissance m'avait laissé hors discours et qu'il restait à ma charge, après coup, de le cerner par l'écriture pour en transmettre quelque chose.

1. Lacadée Ph., *Que se passe-t-il à presque dix-sept ans ?*, conférence au Grand Grenier des Récollets de Metz, 27 Février 2016.
 2. Rimbaud A., « Vagabonds », *Œuvre-Vie*, édition du centenaire établie par Alain Borer, Arléa/Le Seuil, 1991.
 3. Lacadée Ph., *Que se passe-t-il à presque dix-sept ans ?*, *op cit.*
 4. *Ibid.*
 5. *Ibid.*
 6. *Ibid.*
 7. *Ibid.*
 8. *Ibid.*
 9. Freud S., *L'Homme aux rats, Journal d'une analyse*, (1909), Paris. PUF, 2000.
 10. Schaeffer J. : « Le fil rouge du sang de la femme », article en ligne : <http://www.spp.asso.fr/wp/?p=2486>.
 11. Lacadée Ph., *Que se passe-t-il à presque dix-sept ans ?*, *op cit.*
-

Bang Gang : où se loge le scandale ?

Eva Husson, la réalisatrice de *Bang Gang*, sorti sur les écrans en janvier dernier, a pu dire la nécessité de traiter ce qui a fait mauvaise rencontre pour elle avec un fait divers ayant fait scandale aux États-Unis. Sylvie Goumet et Dominique Pasco, lors de la projection du mercredi 10 février au cinéma l'Alhambra, avec l'ACF-MAP, ont fait avec elle le pari que cet écho singulier dit quelque chose d'une génération.

Bang gang est l'histoire du jeu éponyme qui substitue la rencontre des corps au hasard de la rencontre amoureuse. S'opère alors un retournement, que la psychanalyse lacanienne rend sensible, où le sexe vient faire voile sur un réel qui s'est déplacé. Hors la loi naturelle qui n'existe pas, hors l'idéal qui ne fait plus boussole surmoïque, le non-sens fait réponse au non-sens, symbolisé dans le film par la litanie radiophonique d'accidents de trains.

L'une des protagonistes, qui entre dans la sexualité par le regard, lâche tout à fait cet objet non spécularisable qui la divise au moment où un site internet est offert, non pas au regard de l'Autre, puisque le site est à usage interne, mais aux regards des autres semblables : dès lors, elle entre dans la ronde orgiaque. Chacun prendra place de manière singulière dans cette communauté, qui trouve à se faire un corps en se regardant elle-même, sans altérité ni idéal. Il faudra un second temps, où une fuite des images sur *youtube* rétablira le regard de l'Autre, pour que la honte frappe le sexe et que l'amour reprenne sa fonction de voile porté sur le fantasme, recel de jouissance.

Eva Husson indique dans une interview que la fonte de chacun dans l'Un du groupe a pu faire pour elle point de fascination. Tout le monde trouve place dans cette illusion, personne n'est

exclut, aucun point de perspective ne vient diviser ceux qui s'adonnent à l'orgie commune. Il suffira pourtant que le scandale fasse retour de l'extérieur pour mettre fin à cette jouissance autistique. D'abord parce qu'enfin quelque chose échappe sur la toile, ensuite parce que le corps se fait Autre dès lors qu'il tombe malade.

S. Goumet et D. Pasco nous ont offert un débat passionnant où la question de la morale est centrale. Le film est-il moralisateur ou bien choquant d'immoralité ? Où se loge donc la dimension d'insupportable ? La discussion nous portera petit à petit à considérer que le scandale se loge ailleurs que là où il est mis en scène. Ce qui fait scandale, c'est-à-dire nouveauté, trauma, est peut être l'absence totale de conséquences pour ceux qui se sont adonnés à la jouissance illimitée de la drogue et du gang bang. Rien ne semble s'écrire, déporter ces jeunes du droit chemin sur lequel ils commencent cet été caniculaire et auquel ils retournent dès l'automne.

Eva Husson évite l'écueil de la cause avec une mise en scène qui ne laisse jamais supposer une quelconque carence parentale. Elle ouvre ce drame bourgeois sur le non-sens, donne à voir une communauté qui débride la loi du père, en même temps que des règles implicites viennent solidement capitonner le réel en jeu qui par aucun détour ne déborde le cadre strict des parties fines, ni n'affecte durablement les personnages.

Nous sommes avec ce film, où le supplément d'âme cède au plus-de-jouir, très loin de la révolution hystérique de soixante-huit et d'une quelconque libération sexuelle. Rien ne s'articule ici à la transgression. Le traitement très édulcoré qu'en fait la réalisatrice est le vrai point d'interrogation du film dont le ressort le plus vif est de saisir une génération qui, baignée dans le discours individualiste, ne visant que l'indifférenciation, le tous pareil, interchangeable, tente éperdument de faire consister dans

l'imaginaire le rapport sexuel qu'il n'y a pas. Eva Husson, livre donc une histoire douce amère, qui se veut être un objet de son époque.

Mustang : six filles au galop !

C'est le dernier jour de l'année scolaire dans un petit village du Nord de la Turquie d'aujourd'hui. Il fait beau, cinq sœurs orphelines de treize à dix-sept ans décident de rentrer chez leur grand-mère en passant par la plage. Lale, la plus jeune, est triste de quitter l'une de ses enseignantes qui part vivre à Istanbul. Juchées sur les épaules de garçons, les sœurs jouent dans les vagues, toujours habillées de leur uniforme d'école : chemisier blanc, jupe et collants. Avec leurs longs cheveux qui flottent au soleil comme des crinières de chevaux sauvages, elles s'affrontent.

À leur retour, leur grand-mère qui les élève depuis une décennie, les attend de pied ferme pour les punir. Tout le village est au courant de leur conduite jugée obscène. Elles se seraient frottées l'entrejambe aux nuques des garçons. Leur oncle Eroid arrive furieux chez sa mère et amène illico les trois sœurs les plus âgées à l'hôpital afin de faire attester leur virginité. Le recours à la science est requis.

Du jour au lendemain, ces jeunes filles sont privées de liberté, coupées du monde extérieur. Adieu portables, ordinateurs, livres, écoles, vêtements modernes. Elles sont priées de rester vivre à la maison qui va devenir peu à peu une usine à marier. La famille se charge de les y préparer, cours de cuisine et de couture inclus.

Mustang, premier long-métrage de la réalisatrice Deniz Gamze Ergüven, a été présenté à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes cette année où il a remporté un vif succès. Il vient de recevoir trois Césars et, au mois de février, il a représenté la France aux Oscars. Dans un hors-champ^[1], la réalisatrice a expliqué que ces cinq filles ont perdu leurs parents jeunes et sont issues d'un milieu bourgeois, citadin. Elles se retrouvent comme des « étrangères » dans ce village rural au bord de mer. Leur famille leur a donné beaucoup de liberté du fait de la perte de leurs parents. Soudain, un autre discours apparaît au moment de leur puberté. La conduite de ces jeunes filles est jugée indécente, sexualisée, et plonge ces dernières dans l'incompréhension. Erol, l'oncle incestueux, sait ce qu'est une femme. Les sexes sont ainsi séparés et figent le non-rapport sexuel^[2].

Le scénario de *Mustang* a été écrit à toute vitesse, vingt heures par jour. Le rythme du film s'en ressent. Deniz Gamze Ergüven – la sixième fille du film –, a voulu transmettre l'image d'une Turquie « vivante, fougueuse, très jeune », prise aussi dans ses contradictions. Pays où les femmes ont obtenu le droit de vote en 1934, soit dix ans avant la France et sont rentrées en force au parlement turc en 2015 : 96 sur 550 députés. Chiffre record ! Mais la situation des femmes s'est dégradée tant dans les discours que dans des actes de violence.

La réalisatrice pose la question à travers ces jeunes filles de ce qu'est une femme [en Turquie]. Au début du film, nous passons très rapidement de la beauté du paysage à une tragédie. Au travers des gros plans des visages, Deniz Gamze Ergüven a voulu « filmer la perte de la liberté au pied de la lettre ». Malgré ce réel, ce film est aussi très gai et vivant. Lale, la plus jeune des sœurs, héroïne de *Mustang*, apparaît comme la plus déterminée à ne pas se laisser faire. Le mode de jouir et l'ébauche du fantasme sont esquissés pour ces jeunes filles dans leur rencontre avec l'Autre sexe. Fini

le groupe des filles, à chacune de trouver sa réponse face à l'inexistence du rapport sexuel.

[1] Gamze Ergüven D., *Hors-champ, France Culture*, émission du 17 juin 2015.

[2] Miller J.-A., « En direction de l'adolescence », *Interpréter l'enfant*, collection La petite Girafe, n°3, Navarin, 2015, p. 201.

La psychanalyse, vite !

La FIPA, Fédération des Institutions de Psychanalyse Appliquée, création récente de l'École de la Cause Freudienne, a tenu sa première journée à Bordeaux, ce 12 mars dernier.

Elle est le fruit d'une gestation de plusieurs années de travail. Elle regroupe une trentaine d'associations affiliées, qui ont en commun de travailler avec le principe de gratuité, avec une limitation temporelle, variable, et le bénévolat de ses praticiens, analysants, c'est important. Patricia Bosquin-Caroz a resserré la chose en ouverture en rappelant que cette offre de parole se distingue de l'assistance sociale ou du soin médical ou psy, par l'orientation psychanalytique qui y prévaut, donnée par l'impulsion de J.-A. Miller. L'enjeu étant la mutation du bavardage en question, puis en réponse et savoir sous transfert pour capter le symptôme du sujet.

Il s'agit dans tous les cas de produire un savoir inédit qui permette au sujet un nouveau nouage à l'Autre qui vienne répondre au désarrimage du lien social éprouvé. Les cas présentés démontraient tous ce point-là.

Cette pratique n'est pas sans poser des questions à la

psychanalyse d'aujourd'hui. Comment manier le transfert ? Traitement bref ou pas ? Et aussi la question du diagnostic et du phénomène clinique. Preuve est faite, que notre clinique d'aujourd'hui, depuis les travaux sur la psychose ordinaire est un *aggiornamento* de nos repères classiques. Comme l'a démontré J.-A. Miller par la précision tenace de ses questions, sur les phénomènes qui percutaient un sujet, a priori obsessionnel. Nous avons une intuition clinique, mais sur quels indices précis s'appuie-t-elle ? Il s'agit ensuite de vérifier si cela tient ou pas, et quel type de nouage est en jeu, typique, standard ou singulier. Tout cela poussé par la nécessité de la hâte, les séances sont comptées. Elles doivent déboucher sur un nouveau nouage. Même si l'indication peut se poser de consulter un analyste dans la cité, ultérieurement. Un cycle doit être bouclé.

Il s'agit toujours d'un repérage du phénomène sous transfert et d'être à l'écoute des réponses du sujet à ce phénomène. Comme l'a fait valoir Christiane Alberti, le sujet ne traite-t-il pas parfois le trou de la signification, qui peut le rendre perplexe, en apprenant une langue étrangère, soit des articulations ? Et à quelles conditions une langue capitonne ? Ainsi, un cycle peut se boucler.

Parfois c'est le dispositif qui est surprenant : on reçoit sans rendez-vous, le week-end ! Travail sur le lien social à réparer, dans une certaine urgence, ici avec pluralisation des psys, pas toujours le même : une offre spéciale pour accueillir des phénomènes spéciaux !

C'est la joie que nous trouvons dans notre travail, les petites solutions, les trouvailles qui marchent. C'est la psychanalyse, vite !

Laboratoire clinique à la FIPA

La présentation de cas est toujours une gageure dans la mesure où il ne s'agit pas seulement de transmettre une logique et son épure, mais aussi, pour l'analyste, de ne pas s'effacer derrière sa construction. Les cas présentés lors de la journée FIPA, dans leur disparité, ont montré cela. Une forme de laboratoire de la clinique en cours d'élaboration, avec un savoir non ficelé et ouvert aux questionnements des discutants.

Un effort d'exposition, au double sens du terme s'est fait sentir. Effort d'exposition au sens de rigueur d'argumentation, et aussi au sens d'un consentement à *sortir du bois*. Bien sûr, *pas tous* pareillement, pas tous au même degré, mais c'est justement ce qui permet de reconnaître qu'il y a eu « laboratoire clinique ». C'est parce que *tous les cas* ne présentaient pas le même degré d'aboutissement, que l'on pouvait repérer, au-delà du cas lui-même, les différences induites par les modalités de consultations et de traitement. L'élaboration pouvait ainsi rendre compte pour un patient d'une tranche de seize séances dans un CPCT, mais aussi, par exemple, dans le cas de CAP-intervalle, de rencontres ponctuelles, les week-ends, où, un patient peut et – parfois veut – avoir affaire à des cliniciens différents à chaque fois.

La multiplicité des modalités de rencontre, qui n'est pas réductible à ces deux exemples, produit des constructions de cas distinctes et dont la différence ne tient pas seulement au clinicien. C'est une différence qui se situe au-delà, dans un effet de structure. Elle expose le clinicien, l'analyste, à des questions, voire des impasses, dont, précisément, les cas présentés ont rendu compte avec honnêteté.

Les trois thématiques qui avaient été choisies pour orienter la discussion de chaque panel : « Querelle diagnostique ou phénomène clinique », « Traitement bref, spécifique ou pas ? », « Les parents partenaires de l'expérience », mettaient en valeur, chacune, des « problèmes cruciaux pour la psychanalyse »¹ appliquée. Ces *problèmes cruciaux* ont été mis au cœur des discussions de chaque cas et ont pu amener à poser les enjeux et les limites inhérentes aux particularités de l'expérience telle qu'elle se déploie dans les institutions. La discussion a tenté de repousser ces limites avec pour effet de faire saillir l'énonciation du clinicien, ce qui est indissociable de la mise en question de son acte comme de sa construction. À cet égard, les questions concernant notamment les arrêts de traitement, ou la décision diagnostique et sa valeur ont eu une dimension autant casuistique qu'éthique.

¹ C'est là la titre du Séminaire XII de Jacques Lacan.